

REJOIGNEZ LE NOUVEAU CONSEIL D'ADMINISTRATION ! SLUIT U BIJ DE NIEUWE BESTUURRAAD AAN!

Notre association ne fonctionne que grâce à ces membres dévoués, conscients de réaliser et poursuivre la mission de transmission de la mémoire que l'association s'est assignée lors de sa constitution et qui se sont succédés depuis maintenant 27 ans.

Depuis sa fondation en 1991, *L'Enfant Caché* participe totalement à la vie communautaire juive ainsi que « extras muros », avec toutes les associations et institutions, juives ou non, à tous les combats contre le racisme, le négationisme et toutes autres atteintes à la démocratie. Comme prévu par nos Statuts, c'est tous les 2 ans qu'il y a lieu d'élire un nouveau Conseil d'Administration, composé d'au min. 3 et au max. 9 administrateurs.

Depuis un quart de siècle, les administrateurs élus qui se sont succédés ont maintenu haut le flambeau. Actuellement, plusieurs d'entre eux souhaitent, pour des raisons parfaitement légitimes encore que parfois à contre-cœur, ne plus se représenter.

Dès lors, un nouveau Conseil d'Administration doit naître de la prochaine Assemblée Générale !

Si vous vous sentez motivés, si vous acceptez de consacrer une partie de votre temps aux réunions diverses, à assurer et assumer la réalisation des projets en cours, à en susciter de nouveaux, à témoigner peut-être, mais pas obligatoirement, dans les écoles et mouvements de jeunesse, en un mot, à participer activement au rayonnement de notre association « *L'Enfant Caché* », alors, cher membre et ami, votre candidature est attendue et surtout, bienvenue.

Au nom de tous, soyez-en déjà remercié.

Le Conseil d'Administration

Avec le soutien de la
Commission Communautaire Française

Francophones
Bruxelles

Fondation
du Judaïsme
de Belgique



Stichting
van het Jodendom
van België

De Raad van Bestuur

Onze vereniging werkt alleen dankzij haar toegewijde leden, zich bewust van het realiseren en voortzetten van de missie van geheugenoverdracht. Zo werd de vereniging tijdens haar grondwet benoemd en is nu 27 jaar succesvol.

Sedert haar oprichting in 1991 maakt *Het Ondergedoken Kind* integraal deel uit van het joods gemeenschappelijk leven evenals « extra muros », met alle verenigingen en instellingen, al dan niet joodse, alle strijdend tegen racisme, negationisme en al wat de democratie op de ene of andere manier aantast. Zoals voorzien door onze Statuten dient om de twee jaar een nieuwe bestuursraad verkozen te worden die minimum uit 3 en maximum uit 9 bestuurders bestaat.

Sedert een kwart eeuw hebben de verkozen bestuurders die elkaar hebben opgevolgd, het vaandel hoog gedragen. Nu wensen sommigen onder hen, om zeer gewettigde redenen, hoewel soms met tegenzin, zich niet meer kandidaat stellen.

Daarom moet uit de huidige Algemene Vergadering een nieuwe Raad van Bestuur ontstaan!

Indien u zich gemotiveerd voelt, indien u bereid bent een deel van uw tijd te besteden aan allerlei vergaderingen, om voor de verwezenlijking van lopende projecten in te staan en die te dragen, om er nieuwe op te wekken, om misschien maar niet noodzakelijk in scholen en jeugdbewegingen te getuigen, kortom actief aan de uitstraling van onze vereniging « *Het Ondergedoken Kind* » mee te doen, dan, beste vriend en tevens lid, verwachten wij en vooral verwelkomen wij uw kandidatuur.

Namens *Het Ondergedoken Kind* danken wij u daarvoor.

Le goûter des retrouvailles des enfants cachés

La Fête de Souccoth

A la fin de septembre dernier, ce fut le grand branle-bas de combat au Club Amitié qui, avec l'Association « L'Enfant Caché », organisait, le 5 octobre, le Grand Goûter des Retrouvailles. En fait, un mélange fraternel de compagnons d'infortune, nés sous la même étoile, ayant partagé le même vécu indélébile.

Dès l'annonce de l'événement, répercuté dans *La Centrale*, *Regards*, *Carrefour*, *Ec Infos*, *Radio Judaïca*, les réservations ont afflué. Notre coordinatrice, cheville ouvrière, Romy a fait face : le ravitaillement, les commandes, le budget, la superbe décoration de la Soucca, les jolies tables, c'est elle !

Heureusement, quelques volontaires ont eu le privilège de l'aider à la réussite de la fête. Nous étions près de 75 amis autour de la *Soucca* à imaginer les pérégrinations des Juifs après leur sortie d'Egypte. Nous avons entendu le message de Yohan Benizri, le président du Comité de Coordination des Organisations Juives de Belgique.

« *Vous incarnez si bien l'A'H DOUT (la fraternité) de notre peuple. Cette fraternité à travers laquelle se révèle également notre identité juive et les valeurs de solidarité et d'amitié que votre Club véhicule depuis des années...* ».

De son côté, Marka Syfer, président de l'Association « L'Enfant Caché », a chaleureusement remercié le SSJ pour l'appui que son personnel, compétent et efficace, apporte aux survivants nécessiteux. Il s'est réjoui du succès de ce Goûter pas comme les autres. Merci Romy !

Quant au président du Service Social Juif, Claude Brasseur, il était visiblement enchanté de s'immerger dans l'ambiance conviviale : « *Je puis vous assurer que le Service Social Juif est à vos côtés et qu'il le restera toujours !* »

Et l'accordéon d'André Reinitz, avec son répertoire qui fait partie de notre culture, a contribué à ouvrir l'appétit face à une table garnie de douceurs bien de chez nous (merci Madame Léa) et qui font aussi partie de notre culture.

Il a bien fallu se séparer, à regret. Quelques appréciations glanées au vol : « *Moi, quand j'entends la musique yiddish, c'est tout mon passé, ma famille... J'ai retrouvé des amis et ça m'a fait du bien de parler...* »

Tout est dit.

Baumerder Denis

Le salut fraternel de notre président

Chers membres, chers amis,
Et je ne vous oublie pas, vous, les éminences.

Nous nous réunissons aujourd'hui, grâce notamment au *Service Social Juif* et tout particulièrement à Romy SOUERY, sans laquelle un goûter comme celui de ce jour n'existerait pas, et qu'au nom de *L'Enfant Caché* je tiens à remercier tout spécialement, pour nous réjouir et également fêter, avec, d'une part, quelques jours de retard et d'autre part, quelques jours d'avance, tant Rosh Hashana, « a guit und zize your » à tous, que Souccoth : soyez tous heureux et tout à fait certains d'être bien protégés par et dans les cabanes que vous allez, je n'en doute pas, incessamment construire...

Notre ami Claude Brasseur, non pas l'acteur du cinéma, mais l'homme sérieux (il a été notaire, fonctionnaire européen, diplomate et enfin avocat : quel curriculum vitae !!!) qui, de manière responsable depuis moins de 4 mois, pilote cette maison en complète continuité avec ce qu'elle a toujours été, au service de notre commu-

nauté mais pas uniquement. Il a promis de nous rejoindre dès que possible. Ne lui dites surtout pas que je l'ai tant soit peu comparé à Claude Brasseur...

Je remercie également et profite de ce moment de détente pour dire combien *L'Enfant Caché* apprécie l'engagement de l'ensemble du personnel du *Service Social Juif* concerné pour toute l'aide qu'il apporte à nos membres dans les difficiles démarches à entreprendre auprès des trop nombreuses autorités de ce pays lesquelles, bien souvent, les prennent pour des balles de ping-pong en les renvoyant d'un bureau à l'autre, d'une administration à l'autre et souvent leur réclament tel ou tel autre document, déjà remis au fonctionnaire voisin ou qui n'existait pas la semaine précédente ou encore celui déjà complété par cinq fois dans cinq bureaux différents. Heureusement, il y a progrès...!

Et maintenant, place au plaisir. Chantons avec André et buvons avec joie et bonheur : « ***Lé Haïm*** » à tous !

Marka Syfer, président

Enfant caché, adulte engagé

« La mémoire traumatique »

A propos de la conférence donnée au C.C.L.J. par Boris Cyrulnik, avec Sigui Hirsch, discutant.

Une salle comble est venue écouter Boris Cyrulnik, sous le regard bienveillant de Sigui Hirsch, conter et décoder, les bouleversements qui se créent dans la mémoire par les traumatismes de la vie.

Il me revenait de présenter les intervenants : aussi, ai-je rappelé que les trois Psy, que nous sommes devenus, avons vécu la Shoah dans notre enfance et jeunesse.

Etre Psy, a été sans doute pour nous, ultérieurement, chacun à notre manière, une façon autre d'élaborer cette mémoire du traumatisme : l'écoute et l'attention bienveillante accordées aux autres, aussi discordants soient-ils dans leurs dires, en sont quelques marques. Pour mieux s'en tirer des dérèglements traumatiques, faire ce type de « détour par du tiers » est souvent un remède. La culture, la création artistique aident en ce sens, a rappelé Boris Cyrulnik et, aujourd'hui, les neurosciences, par l'objectivation du fonctionnement du cerveau, le confirment.

Après un traumatisme de masse, une société confrontée à l'indicible, ne peut ni croire, ni même entendre les survivants. Ceux-ci, s'ils veulent continuer à faire partie de l'humanité ambiante, doivent réserver leurs efforts à se créer une niche sociale et, souvent, se taire.

Le silence fait partie de l'entente harmonieuse entre les Hommes.

En Europe, ce n'est que plus tard avec, par exemple, à travers les œuvres de C. Lanzmann (Shoah, 1985) et celles de Primo Levi (Si c'est un homme, en français, en 1987) que les Autres ont pu prendre conscience de la mesure de ce qui s'était passé.

Auparavant, justice a été rendue publiquement (Procès de Nuremberg, 1945-1946), mais cela n'a nullement aidé à réparer les blessures vécues dans la chair et l'esprit : ceci ne se règle que dans l'intimité de chacun.



Les commémorations et, aujourd'hui, la présence des enfants de la 3^{ème} génération (petits-enfants des disparus et survivants de la Shoah) aident à apporter au travail de deuil une meilleure sérénité. Une élaboration autre des souvenirs traumatiques peut se faire, en mettant des mots sur les maux, et en reconstruisant les origines (découverte des racines familiales, travail de « shorashim » dans les écoles).

Il a aussi été rappelé que seuls les « attachements sécurisés », ceux qui, dans le développement de l'enfant, se font avec clarté, respect et protection, créent plus tard, chez l'adulte confiance et engagement dans une vie heureuse avec les autres.

Ce capital de Bien-être, ainsi créé, est la source majeure de la capacité de résilience lors de difficultés ultérieures.

Isy Pelc

Prof. Émérite de Psychologie Médicale – ULB
Auteur de : « A l'Ecole du Bien-être/ Eduquer pour vivre ensemble »
Ed. Marque belge et Psmédic. Bruxelles 2016

L'ENFANT CACHÉ AU THÉÂTRE

Nous étions près de 40 amis à rejoindre, en car, l'Atelier-théâtre Jean Vilar Théâtre Blocry à Louvain-La-Neuve pour revivre l'histoire d'une des plus grandes pianistes de son siècle, Clara Haskil. La pièce relate sa naissance à Bucarest en 1895 dans une famille juive. Elle décéda en 1960 à Bruxelles à la suite d'une chute dans les escaliers de la gare du midi. Elle était venue rejoindre son cher ami et partenaire Arthur Grumiaux. Magistralement servie par un texte de Serge Kribus, auteur et metteur en scène, l'actrice Anaïs Marty interprète le rôle de Clara Haskil avec talent et émotion.

Un après-midi théâtral de qualité supérieure!

Novembre 1938

L'ANNIVERSAIRE DU DÉBUT DE LA DÉPORTATION

par Harry Bleiberg

Il y a 79 ans survenaient, dans toute l'Allemagne et dans les territoires annexés, des violences organisées contre les Juifs. Ces pogroms étaient décrits par les nazis comme des manifestations spontanées de la population suite à l'assassinat d'Ernst von Rath, troisième secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris, par Herschel Grynszpan, un Juif polonais âgé de 17 ans qui avait appris quelques jours auparavant que ses parents faisaient partie des milliers de Juifs de nationalité

polonaise vivant en Allemagne et expulsés du Reich. De fait, ces violences avaient été déclenchées par les fonctionnaires du parti nazi, les membres de la SA (Sturmabteilungen : détachements d'assaut) et des jeunesses hitlériennes. La nuit de Cristal est celle du 9 au 10 novembre 1938 et doit son nom aux éclats de vitres qui jonchèrent les rues lors du saccage des synagogues, des magasins, des centres communautaires et des maisons appartenant à des Juifs.

Comment décrire la vie à Vienne au cours des mois qui précédèrent et suivirent l'Anschluss? Qui garde encore le souvenir de cette nuit? Voici quelques extraits de *"Maman je ne veux plus être Juif"*, qui retrace les événements vécus par ma mère Feigla Feltscher et mon père Arthur Bleiberg. Dans la narration ils sont identifiés par l'initiale de leur prénom F. et A. Les identifier nommément avait entraîné des vagues d'émotion, m'avait empêché de raconter leur histoire. Arthur a été assassiné à Auschwitz, Feigle est décédée en 2003 à l'âge de 91 ans. Ils ont vécu l'arrivée d'Hitler à Vienne. Moi, je n'avais pas deux ans. Il ne me reste de cette époque aucun souvenir conscient. Ma mère m'a juste dit *"Tu as vu Hitler"*.

Le travail de l'écriture est d'aller rechercher les émotions, des bribes d'images, les couleurs, les odeurs, les bruits, les cris. C'est le travail de l'inconscient de guider la main qui écrit, de redonner vie au passé. Voici quelques extraits qui croquent l'atmosphère de Vienne entre mars et novembre 1938 et cette nuit mieux connue sous le nom de « Nuit de Cristal ».

Dès les jours qui précédèrent l'arrivée d'Hitler à Vienne, la population exprimait toute sa haine des Juifs.

Des groupes de jeunes nazis badigeonnaient les magasins juifs d'une étoile de David et du vocable Jude, ou collaient des affiches Jüdisches Geschaef. Parfois, ils faisaient voler en éclats une vitrine. Ils venaient, la nuit, projeter sur la façade des synagogues des bassines remplies de sang et d'abats de porc. Des bagarres violentes survenaient entre les jeunes Juifs des organisations sionistes qui montaient la garde autour des lieux de culte et les militants nazis. Le cimetière juif était aussi le lieu privilégié des actions nocturnes de ces bandes. Les tombes étaient éventrées, souillées d'excréments, recouvertes d'inscriptions, toujours les mêmes : Kristus-Mörder, sajuden. Qui pourrait imaginer l'enthousiasme de tout le peuple autrichien à l'arrivée d'Hitler? Il y avait eu des opposants mais ils avaient déjà été écrasés, enfermés, déportés. L'accueil d'Hitler était empreint de la dévotion due à un Dieu.

Dès le 11 mars, Vienne s'était préparée à accueillir Hitler. Il avait fait une entrée triomphale à Linz. Dans toutes les chaires des églises catholiques et protestantes, on avait rendu grâce à Dieu pour cette révolution sans effusion de sang. Avertis de son arrivée imminente, des milliers de



Viennois étaient descendus dans la rue pour laisser éclater leur joie et l'exprimer en pourchassant et battant toute personne qui avait un air juif.

F. avait le regard fixé sur le cortège qui était maintenant tout proche, à quelques mètres à peine. La foule à ses pieds constituait la crête de la vague que les policiers contenaient avec difficulté. Les femmes tendaient les bras vers les voitures qui s'approchaient et vers l'homme-dieu pour qui, en cet instant, elles auraient donné leur vie, celle de leur mari et de leurs enfants. Hitler était maintenant à leur hauteur. Il se tenait debout dans sa Mercedes noire, hiératique, le bras levé, le visage tendu vers la foule. Il la survolait des yeux, mais chacun avait l'impression qu'il était vu personnellement, et tous se sentaient marqués pour toujours par ce regard singulier.

La manifestation qui s'est tenue sur la Heldenplatz traduisait l'élan mystique d'un peuple vers son Dieu. Les images filmées de l'époque sont visibles sur YouTube.

Ils avaient été plus de deux cent mille sur la Heldenplatz.

— Sieg... Heil! Sieg... Heil! Sieg... Heil! Sieg... Heil!

— Un seul peuple, une seule pensée, une seule force.

Quand Hitler s'était approché du micro, un silence total s'était installé.

— Deutsche. Männer und Frauen!

200.000 fanatiques dans la rue

Ce jour-là sur la Heldenplatz, il n'y avait plus eu de doute possible, plus aucun Juif ne pourrait se sentir en sécurité à Vienne. Ce que F. avait perçu comme irréversible, c'était l'ampleur du phénomène, des dizaines de milliers de personnes enthousiastes, en flot continu dans les rues. Deux cent mille fanatiques hurlant: « Sieg... Heil! »

En quelques jours, l'Autriche était devenue allemande et nazie. Les SS étaient en charge des Affaires juives, et un officier du nom d'Adolphe Eichman avait établi un Service Juif d'émigration. On parlait d'un camp où on enfermait les opposants au régime et les Juifs, à Mauthausen, à côté de Linz, et d'autres à Gurs, Flossenburg ou à Dachau.

Dans les jours qui suivirent l'Anschluss, ceux qui jusqu'alors avaient été d'aimables personnes, des voisins serviables, des parents inquiets pour la santé et le bien-être de leurs proches, participèrent avec enthousiasme aux actes organisés par les nazis autrichiens et destinés à humilier ou à abuser des Juifs, et à les spolier de leurs biens.

Les slogans peints sur les murs et que l'on entendait répéter dans tous les discours : « tueurs du Christ, ... la finance juive nous ruine, ... ils veulent nous dominer, ... nous réduire à rien... » réussissaient à imposer leur vérité.

La famille devait partir, quitter l'Autriche. Nous espérions émigrer aux Etats-Unis d'Amérique et Feigele et Arthur avaient introduit les demandes de visa. Nous ne pouvions plus attendre. Bernard, un frère de Feigele, habitait à Charleroi et y exerçait la profession de coiffeur pour dames. Nous émigrerions en Belgique dans l'attente du visa américain.

Chaque jour, ils attendaient leur départ pour la Belgique. F. se rendait à l'ambassade, dans l'espoir d'obtenir l'autorisation d'émigrer. Le lundi 7 novembre, la nouvelle tomba qu'Ernst Von Rath, troisième secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris, avait été grièvement blessé par Herschell Grynszpan, un adolescent de dix-sept ans qui voulait venger les souffrances de sa famille, déportée de Hanovre en Pologne. Von Rath mourut le mercredi 9 novembre. Dans la soirée, une rumeur sourde s'éleva de la ville. De leur quatrième étage, ils virent des fumées noires s'élever dans le ciel et les premières lueurs des feux allumés dans toute la ville. Dans la rue, des gens s'agglutinaient, formaient des groupes, et pénétraient dans les maisons. Les vitres volaient en éclats, les meubles étaient jetés par les fenêtres, les occupants, précipités dehors, étaient bousculés, battus, rassemblés et poussés dans des camions. Les cris montaient jusqu'à eux, désespérés. Chaque immeuble était systématiquement fouillé. Aucun n'était épargné. D'ici quelques minutes, ce serait leur tour.

Ils durent donner l'impression qu'ils étaient absents. Malgré le temps frais d'automne et faute d'argent, ils

n'avaient heureusement pas fait de feu. En quelques minutes, F. remit de l'ordre dans les pièces. Ils gagnèrent le grenier, se glissèrent derrière des ballots et attendirent, silencieux. L'attente ne fut pas longue. Ils entendirent des pas précipités dans la cage d'escalier, une bousculade et des hurlements au deuxième étage. Les pas se rapprochèrent encore. Ils entendirent leur porte voler en éclats.

— Ils sont partis ! dit une voix.

Silencieux, ils redescendirent, et sans rallumer les lampes, observèrent les événements qui se passaient encore dans la rue. La rumeur s'éloignait. Au-dessus des toits, le ciel rougeoyait de toutes parts. Ils barricadèrent la porte et passèrent le reste de la nuit blottis les uns contre les autres.

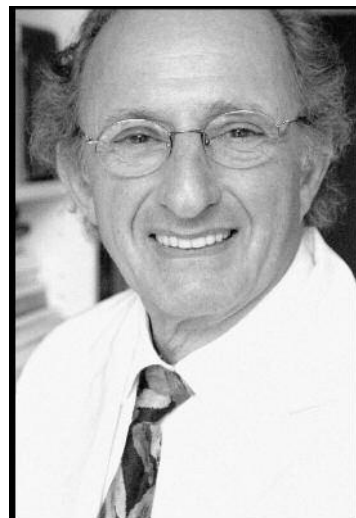
Le lendemain, ils apprenaient que les synagogues de Vienne et les grands magasins tenus par des Juifs avaient été pillés et incendiés. Les appartements avaient été saccagés, les Juifs rassemblés et envoyés à Dachau ou à Buchenwald. On racontait qu'en dehors de Vienne, dans certaines petites villes, il y avait si peu de choses à emporter que la population, de rage, s'en était prise aux personnes elles-mêmes, les torturant, les mutilant, violant les femmes. À Innsbruck, quatre notables juifs furent publiquement battus à mort. Des Juifs furent conduits dans une synagogue où ils durent ramper en chantant entre les bancs. Obligés d'enlever leur pantalon, ils furent fouettés. Un homme qui, de frayeur, s'était souillé, se vit forcé d'étaler ses excréments sur le visage des autres Juifs.

L'Autriche, qui avait déjà perdu son âme, perdit, au cours de cette nuit, ce qui pouvait lui rester d'humanité.

Dans les jours qui suivirent, toutes les autorisations d'immigrer en Belgique furent disponibles. Par un matin brumeux du mois de novembre, ils prirent le train pour Charleroi, pour ne plus jamais revoir Vienne.

La Nuit de Cristal marqua un tournant majeur dans la persécution des Juifs par l'Allemagne nazie, qui culmina avec la tentative d'annihiler les Juifs d'Europe.

Extrait de *Maman je ne veux plus être Juif*, Harry Bleiberg, médecin oncologue, auteur



UN SAC À DOS REMPLI DE SOUVENIRS

par Théo Zilberberg

Le sac à dos est devenu l'ustensile vestimentaire de tous les jeunes et des moins jeunes.

Pourtant, pour moi, cette "valise dorsale" déclenche des souvenirs tragiques qui remontent à 75 ans ! En 1942, lors de l'occupation allemande de la Belgique, les autorités de la Gestapo ont créé l'AJB (Association des Juifs de Belgique). Dans quel but ? Uniquement pour avoir le recensement complet de tous les juifs de Belgique, et ainsi avoir leurs adresses ...

Au début du mois d'août 42, ils ont décrété par l'intermédiaire de cette nouvelle association (les Allemands faisaient faire par des Juifs la sale besogne) que tous les hommes valides devaient contribuer à la construction du mur de l'Atlantique, dans le nord de la France). "L'Allemagne est en guerre, et a besoin de main-d'œuvre." C'était la version de l'AJB quand on leur demandait des renseignements. Ils portent une lourde responsabilité dans l'exécution de ce mensonge.

Et les convocations (les xetlen) commencent à arriver très rapidement dans les familles, accompagnées d'une longue liste de tout ce qu'il fallait prendre avec nous pour ce voyage.

LE RUGSAC DE LA RUE NEUVE

Je fus un des premiers à recevoir une convocation, avec la mention que je devais me rendre à Malines dans la première semaine du mois d'août 1942. On apprit, par après, que les « notables » qui composaient le comité de l'AJB, s'arrangeaient pour ne pas envoyer de convocations aux membres de leurs familles...

A la maison, chez moi, c'était la désolation totale. Ma maman n'arrêtait pas de pleurer. Son "petit garçon" devait partir loin de chez elle, et malgré toutes les consolations que nous lui prodiguions, elle n'arrivait pas à se calmer.

Moi, personnellement, je ne m'en faisais pas tellement, personne n'est mort de travailler, et puis il y avait un peu l'esprit d'aventure qui me hantait... J'avais déjà 19 ans, et trop naïf pour comprendre ce que cela pouvait cacher !

Il a fallu, pour rassembler tous les articles mentionnés sur la liste, acheter un sac à dos et ma maman, ma sœur et moi sommes allés à la rue Neuve, à Bruxelles, pour cet achat. J'eus le droit de choisir et finalement mon choix se porta sur un magnifique sac vert pâle avec des poignées brunes en cuir. J'en étais très fier !

Et là, commença une période douloureuse pour nous tous, à la maison. Chaque fois que ma maman déposait quelque chose dans ce sac, elle était en larmes, et elle restait songeuse des longues minutes devant ce "rugsac".

Le cœur d'une mère ne se trompe pas, elle savait qu'elle ne me reverrait plus ...

Rien n'était trop beau, ni trop cher, pour garnir ce sac. Un nouveau nécessaire de toilette dans une belle trousse, des aiguilles et du fil à coudre, des petits pansements en cas de blessures et Dieu sait quoi encore. Ah, j'oublie quelque chose de très important : mon père m'a confectionné un petit sac en toile pour y mettre des « suharkes ». C'était des tranches de pain qu'on faisait sécher au four et qui pouvaient durer longtemps, comme des toast grillés. Mes parents, ayant vécu la révolution russe en 1917, ainsi que les pogroms, connaissaient la valeur de ce pain grillé, qui pouvait tenir des jours et des jours. Moi, j'étais très malheureux, parce que je faisais pleurer ma maman, et incapable de la consoler.

Comme il était stipulé sur la convocation, je devais me présenter à Malines, au début du mois. Les jours passant très vite, j'étais toujours à la maison. L'AJB avait prévenu la population juive qui recevait les «xetlen» qu'en cas de non exécution des recommandations prévues par la Gestapo, on viendrait chercher toute la

famille... L'angoisse s'installa pour nous tous. La vie, à la maison, devenait un enfer. Chaque fois que l'on sonnait à la porte, on sursautait et on se regardait, blême. C'était invivable !



Mes parents ont commis une grande faute en restant habité à notre adresse. Mais ils avaient une excuse très valable. On n'avait pas encore entendu qu'on vienne chercher toute une famille en cas d'infraction au règlement.

Finalement, ce fut presque un soulagement pour moi. Mon père, et ma sœur me conduisirent à la gare du Nord le 27 août 1942. J'avais bien entendu sur mes épaules, mon sac à dos bien rempli.

A mon arrivée à Malines, c'est le cœur tremblant, que j'ai frappé à la grande porte de fer de la caserne Dossin et chose incroyable : je n'ai pas été grondé pour mon retard !

On m'a dit d'aller au premier étage, au fond de la cour, de prendre un grand sac de jute et de le remplir avec de la paille pour me faire un matelas pour dormir.

Le lendemain, 28 août 42, je faisais partie du 6^{ème} convoi de Malines sous le numéro 909.

La plupart des gens qui partaient avec moi, étaient des familles anversoises, enfants et adultes. Je ne connaissais personne. Nous ne sommes jamais arrivés au nord de la France, notre train a pris la destination de l'Allemagne et de la Pologne.

L'histoire de mon sac à dos s'est vite terminée : à l'arrivée dans le premier camp de triage, on a dû abandonner tout ce que l'on possédait, et j'ai juste pu récupérer le sac avec le pain grillé qui m'a soutenu dans ma faim, pendant plusieurs jours. Merci papa...

Mes parents ont été ramassés dans les premières rafles de la rue de Mérode, au mois de septembre 42 et ne sont jamais revenus.

Ces souvenirs resurgissent régulièrement, quand je croise des gens avec leurs sacs sur le dos. C'est devenu, comme un réflexe de Pavlov. Cette blessure est déjà si ancienne, mais c'est plus fort que moi. L'image du visage de ma maman penchée au-dessus de mon sac les yeux rougis, et les larmes qui glissent le long de ses joues s'est gravée dans ma mémoire.

Cette vision me rend triste et malheureux, et ne me quittera pas aussi longtemps que je vivrai ...

J'écris ce texte pour tous ceux qui sont nés après la guerre et qui connaissent mal la période de souffrances et d'humiliations que nous avons connue, nous les aînés d'aujourd'hui. Ça ouvrira, peut-être, les yeux à certains.

A titre informatif, j'ai été déporté le 28/08/1942 avec le 6^{ème} transport et je suis revenu à Bruxelles le 15 mai 1945, venant de Dachau, après avoir été nourri par les Américains pendant plus de quinze jours (je pesais 38 kg).

Pour qu'ils ne disent plus « *Je ne savais pas* »

Depuis la Rochelle (France) où il réside, notre ami Adi Boruchowitch nous a fait parvenir le texte de son témoignage devant des classes terminales du Lycée Fénélon-Notre Dame.

Voici un résumé de son récit d'enfant caché, des souffrances endurées par sa famille et comment il a pu en réchapper. Un parcours qui, à bien des égards, nous est familier.

La rafle d'Anvers

Ayant fui les pogroms de Lettonie, ma famille habitait à Anvers où mon père travaillait au Port depuis 1919. Quatre enfants et les parents. Suite aux mesures nazies, mon père fut licencié en 1941 et pour subsister matériellement, mes parents durent vendre peu à peu, nos biens familiaux.

En septembre 1942 s'est déroulée la rafle massive des juifs d'Anvers, où vivaient environ 40% de la population juive de Belgique. La Gestapo, avec le concours des autorités locales et de sa police, traqua les Juifs à travers la ville. Mon père était sorti vendre quelques bijoux. Arrêté, conduit à Malines, parti avec le IX convoi, le 12 septembre, arrivé à destination, gazé le 15 septembre. Il avait 55 ans. Restée seule à 34 ans, avec 4 enfants âgés de 5 à 13 ans (je suis le benjamin) craignant une irruption imminente de la Gestapo, notre mère, intuitive, prit la décision de quitter immédiatement la maison, de fuir Anvers pour nous réfugier à Bruxelles. Avec une seule valise, notre kit de survie. Et nous n'avons plus porté l'étoile jaune.

Une épidémie miraculeuse

Grâce à un prêtre, nous trouvons un asile. Mais en septembre 1943, suite à une dénonciation, nous sommes arrêtés par la Gestapo et conduits à la kommandantur. Entassés dans l'une des caves avec d'autres adultes et enfants, nous attendons d'être transférés à Malines.

Je garde le souvenir du visage de notre mère, violemment frappée par un s... allemand, ainsi que des « *schwein jüden* » hurlés sans cesse dans cette cave surpeuplée. Jusqu'alors, notre mère s'évertuait, jour après jour, de tout dédramatiser pour nous rassurer. Que devait-elle ressentir en ces moments épouvantables ?

Miracle : une importante épidémie venait de se déclarer dans la caserne Dossin à Malines. Défense d'y pénétrer, nous fûmes tous relâchés. Il a fallu à nouveau nous cacher, toujours obsédés par la peur d'une autre dénonciation. Le même prêtre nous aida avec l'appui du Comité de Défense des Juifs et d'un réseau de solidarité catholique. Nous sommes devenus la famille Borremans, dispersés à travers le pays.

Vers la fin de la guerre, je fus hébergé par l'Institut pour Sourds et Muets à Bruxelles où j'appris les rudiments du langage gestuel. J'avais 7 ans et demi.

En mai 1945, la famille séparée durant plus de 2 ans s'est retrouvée dans une folle allégresse, de mémorables longs moments de bonheur, des moments ternis par la cruelle absence du père. N'ayant rien pu récupérer de nos biens familiaux, dans un dénuement total, notre mère réussit

enfin à disposer d'un logement social et notre famille réussit à se reconstruire peu à peu.

Ce que je leur dis

En conclusion de mon témoignage, voici ce que j'ajoute :

En Belgique, près de 4000 enfants purent échapper à la déportation grâce à d'héroïques Justes parmi les Nations à qui je rends hommage.

Des enfants ont été séparés de leurs parents, de leur milieu familial du jour au lendemain, sans comprendre ce qu'il leur arrivait. Ils ont tous subi un grave traumatisme qui les a marqués à vie. Comme tant d'autres, j'ai souffert d'un sentiment d'abandon, de manque de soins, du froid, vécu l'angoisse et la souffrance d'un enfant séparé des siens.



Comment des victimes du nazisme ont-ils réussi à se reconstruire après tant d'horreur ? Où ont-ils trouvé la capacité et les ressources nécessaires ? Boris Cyrulnik répond : « *La résilience est la capacité de renaître de sa souffrance, la faculté de rebondir sur une nouvelle perspective, à vaincre des situations dramatiques* ».

Un dernier mot : notre mère et nous, ses quatre enfants, nous nous sommes délivrés de notre douloureux passé. Nous en parlons rarement entre nous, nous n'avons rien oublié, mais nous en sommes sortis plus forts.

Je leur dis aussi...

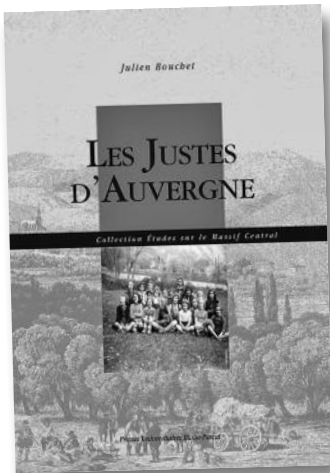
Chers étudiants, je tiens à vous féliciter pour votre pleine participation à votre voyage mémoriel dans les camps de la mort. Je sais les intenses émotions que vous avez pu ressentir.

Votre génération porte la responsabilité morale de parler, de raconter pour que jamais plus personne ne puisse dire : « *Je ne savais pas...* » trop souvent entendu encore aujourd'hui.

Vous les témoins de demain, c'est un devoir de mémoire qui vous incombe.

Pour ma part, il n'y aura *ni oubli, ni pardon, jamais.*

A. B.



Lorsque l'on évoque Les Justes parmi les Nations ayant œuvré en Auvergne durant la Seconde Guerre mondiale, un plateau balayé par les vents vient de suite à l'esprit, celui du Chambon-sur-Lignon. Au sein de ce territoire isolé furent effectivement pensées d'ambitieuses opérations de résistance civile qui ont mobilisé des cadres de la Résistance mais aussi plusieurs anonymes de bonne volonté.

Tout en prenant en compte la centralité de ce territoire altiligérien, l'historien doit néanmoins considérer l'ensemble des sauvetages des Justes auvergnats. Ceux-ci forment aujourd'hui une population méritante d'un peu plus de 200 personnes.

Ces femmes (dont la première Juste de France Alice Ferrières) et ces hommes ont majoritairement agi dans leur cadre domestique, en fournissant de l'aide à une ou deux personnes. La somme des actes référencés par Yad Vashem permet d'affirmer qu'au moins 2.500 juifs sont des rescapés d'Auvergne, plus précisément des sauvés du canton de Tence (Haute-Loire), des villes du Cantal, de l'Allier, et des périphéries du Puy-de-Dôme (Combrailles et Forez). L'Institut israélien a tenu à accélérer la fréquence des reconnaissances au début des années 1990, un temps de la mémoire durant lequel l'action des Justes parmi les Nations a commencé à être mieux connue en Europe.

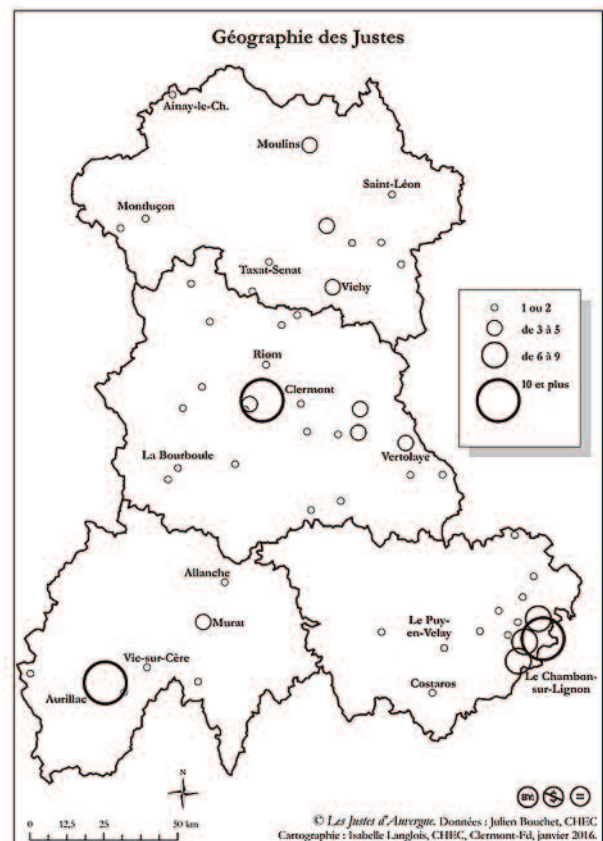
Leur engagement est même devenu, au seuil des années 2000, l'objet d'un devoir de mémoire qui invite le chercheur, à la veille du décès des derniers témoins (subsiste à l'hiver 2017-2018 une seule Juste d'Auvergne, Maria Thomas-Holop) et d'une stabilisation du nombre de Justes si les critères d'attribution du titre ne sont pas révisés, à faire son devoir d'histoire.

L'Auvergne ne fut pas le cadre d'une organisation régionale de sauvetage, mais certains de ses espaces ont été des lieux de migrations qui ont suscité l'assistance de populations agissantes selon des réflexes culturels (souvenir des temps de persécution des protestants, mémoire de l'engagement des juifs pendant la Première Guerre mondiale), religieux (protection du peuple de la Bible ou plus prosaïquement de « fils de Dieu »), politiques (lutte contre l'ordre xénophobe), et des réactions éthiques.

Plusieurs caractères saillants du groupe des Justes d'Auvergne apparaissent. Son hétérogénéité démographique et sociologique n'est pas si forte que celle d'autres ensembles de Justes.

Sa relative jeunesse le rapproche des mouvements de Résistance. La présence du clergé catholique et des pasteurs est importante. La précocité des engagements (pic en 1942 et non pas en 1943) est favorisée par l'arrivée de migrants sur les terres promises de l'accueil et par la sévérité de politiques préfectorales. La diversité et la complémentarité des formes de sauvetage est un cinquième caractère émergent : elles font de l'Auvergne un centre de la résistance à l'internement et à la déportation.

À côté de dizaines d'hôtes qui logent assez longtemps leurs protégés, ce qui fait de cette région une destination de refuge plus qu'une zone de transit, en plus de l'action essentielle de responsables du sauvetage œuvrant dans le Massif central et quelquefois au-delà (dans les camps d'internement de la zone sud, en Suisse), près de la moitié des Justes deviennent des sauveteurs à plusieurs titres : des hôtes se font médiateurs de refuges sous la menace d'une dénonciation, des informateurs faussaires, etc. Pour prendre un exemple, Charles Delizy, pasteur de Saint-Jeures, fournit des vivres et des faux papiers, donne l'alerte en cas de menaces et il est un médiateur pour les refuges.



Justes d'Auvergne

Par le Professeur Julien Bouchet

suite de la page 8

Quelques-uns d'entre eux s'appuient sur les organisations de Résistance ; la plupart en empruntent les voies, les pratiques du secret et de l'illégalité notamment.

Trois figures principales de Justes émergent donc : le passeur, le médiateur et l'hôte. Ces formes d'aide mettent à jour le courage d'hommes et de femmes qui mettent leurs réseaux (personnels, professionnels, confessionnels), leurs biens (une maison, une voiture, un téléphone) ou la connaissance de leur pays (maîtrise des axes de communication, connaissance des « maisons sûres ») au service de personnes traquées. Yad Vashem a ainsi tenu à honorer la plupart des facettes d'un engagement varié.



Publications et activités de l'auteur en lien avec la question :

Les Justes d'Auvergne, préface du Pr. Patrick Cabanel, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2015.

Gabriel Piguet, *Billets de prison (1944)*, préface du Pr. Stéphane Gomis, Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont, 2017.

Soutenu par la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, Julien Bouchet mène actuellement une vaste enquête dont le but est de collecter de nouveaux témoignages sur les sauvetages et les sauveteurs d'Auvergne. Il est aussi le conseiller scientifique d'un film documentaire qui sera consacré aux Justes et sauveteurs de cette région (Crestar Production).

A lire... A lire... A lire... EUROPEANA, UNE BRÈVE HISTOIRE DU XX^{ÈME} SIÈCLE Par Patrick Ouradnik

Qu'est-ce que la vérité historique ?

Ce livre n'apporte pas de réponse à la question et son auteur reste volontairement évasif, comme détaché.

Quel est alors l'intérêt de l'ouvrage et pourquoi fait-il l'objet de ma chronique ?

Patrick Ouradnik, avec la voix monocorde d'un élève surdoué, récite, sans chronologie ni hiérarchie, avec d'incessants coq-à-l'âne, des événements sans relation aucune les uns avec les autres, comme s'il s'agissait d'histoires anecdotiques: guerres, besoin de consommation, massacres, inventions et avancées, reculs des religions établies, émergence dangereuse de sectes, nationalisme étriqué...

Il passe ainsi de la longueur totale qu'auraient eue tous les soldats tués pendant les deux guerres mondiales s'ils avaient été mis bout à bout tête contre pieds, au drame de cette jeune

violoniste jouant « la veuve joyeuse » à l'arrivée des déportés dans un camp d'extermination nazi et promis à la mort immédiate, à l'invention de la poupée Barbie, à celle de la bombe atomique...

L'auteur passe tout, absolument tout, en revue, genre catalogue de la Redoute, sans sourire, se plaindre, s'indigner, se réjouir, s'attarder sur rien, comme si tout était égal à tout.

On sort de ce court essai étonné et écœuré de constater combien les 100 années de ce XX^{ème} siècle furent celles des pires folies humaines, des idéologies pestilentielles, du capitalisme triomphant, des crimes planifiés, des démocraties assassinées, des inventions les plus géniales ou les plus aberrantes, de la mort industrielle, des génocides.

Si nos descendants, encore inconnus, lisaient un jour ce livre, ils découvriraient ce XX^{ème} siècle, que nous sommes tellement nombreux à exécrer parce que nous l'avons vécu, comme nous lisons aujourd'hui les chroniques de l'Inquisition, les atrocités de l'esclavage, les massacres des Amérindiens, des Maoris ou des aborigènes australiens, avec curiosité et détachement. (*éditions ALIA*)

Marka Syfer



QUE SAVAIENT D'AUSCHWITZ LE

Depuis le printemps 1942, les Juifs en Belgique doivent porter l'étoile jaune en public. C'est le signal de la déportation. Arrivent les convocations piégeantes pour un prétendu travail à l'Est. Puis les rafles massives.

Tous les Juifs arrêtés transitent par Malines avant de monter dans des convois. Où vont ces trains qui partent de Malines?

Les autres sont passés dans la clandestinité. Comment pourraient-ils savoir ce qui est arrivé à leur père, leur fiancée ou leur fils qui ont été pris ? Connaissaient-ils déjà la tragédie qui se nouait au même moment à Auschwitz ?

Voici quelques éléments de réponse ... Ils s'inscrivent dans la mémoire de la résistance juive.

LA MISSION DE VICTOR MARTIN

En cette fin d'année 1942, la résistance juive en Belgique s'est organisée sous l'égide d'un Comité de défense des Juifs - CDJ.

Pour connaître le sort des déportés, le CDJ de Bruxelles met sur pied une mission secrète.

Il dépêche un certain Victor Martin. Ce sociologue sorti de l'Université de Louvain se rendra prendre des renseignements en Allemagne sous le prétexte d'échange avec des scientifiques allemands. Au cours de sa mission, Martin quitte ses collègues et part rôder en Pologne. On l'arrête pour espionnage industriel. Mais Victor Martin a tout appris des chambres à gaz et des conditions affreuses des kommandos de travail autour d'Auschwitz. Il parvient à s'évader et raconte ce qu'il a appris aux résistants juifs de Bruxelles.

Son rapport ne rencontrera guère d'échos, même pas chez les Alliés à Londres où on l'a fait parvenir.

Au même moment, des résistants juifs de Charleroi reçoivent des informations identiques.

Ils vont en faire un autre usage.

LE CDJ DE CHARLEROI

La résistance juive de Charleroi a débuté dès 1940. Elle s'est alliée à d'autres organisations et est devenue le CDJ de Charleroi. On y trouve d'anciens militants communistes dirigés par un trio efficace composé de Pierre Broder, Max Katz et Sem Makowski. En 1942, ils sont parvenus à piéger la Gestapo qui voulait organiser une grande rafle à Charleroi.

Depuis lors, le CDJ de Charleroi s'occupe en secret de ses centaines de protégés cachés un peu partout.

La vie clandestine soulève aussi une foule de difficultés imprévues. Les décès, les maladies, les naissances ... Rapidement, le CDJ établit de fausses cartes de ravitaillement. Grâce à des complicités dans les administrations communales, un système de fausses cartes d'identité est également mis au point.

Le trio s'est entouré d'un important réseau souterrain de camarades et de courriers qui visitent les clandestins ou paient les logeurs. Il a réuni des fonds secrets via le gouvernement belge à Londres et avec l'aide des juifs américains.

UNZER KAMPF

Hantés par l'idée de voir leurs protégés négliger les consignes de sécurité, les cadres du CDJ s'efforcent d'entretenir le moral des reclus en tentant de prolonger la vie culturelle d'avant la guerre.

Naturellement, la tournure de la guerre reste leur préoccu-

tion majeure. D'un côté, les médias belges « embochés » ne diffusent plus qu'une information de propagande. Les journaux et bulletins radiophoniques ne permettent pas de se faire une idée exacte de l'issue des batailles. De l'autre, écouter les radios de Londres ou de Moscou est malaisé. Il faut un appareil assez puissant pour venir à bout du brouillage des ondes par les Allemands, sans compter que cette écoute interdite augmente le risque d'être repéré ou dénoncé.

Dans ce contexte, le CDJ de Charleroi, comme toute la résistance en Belgique, ne peut que mesurer l'intérêt de se doter d'un organe de presse clandestin. Il va donc se lancer malgré ses moyens rudimentaires dans la publication d'un journal en yiddish : Unzer Kampf. Les courriers du CDJ de Charleroi s'occuperont de le faire parvenir dans les foyers clandestins autour de Charleroi, La Louvière, Namur et le Sud-Namurois.

Le fait que l'on fasse paraître dans le pays une presse clandestine en cette langue maudite par les Allemands se présentait comme un défi à l'occupant. C'était aussi un soutien moral indispensable pour ceux - assez nombreux - qui ne connaissaient pas d'autre langue, racontera plus tard Pierre Broder. La fabrication des quelques pages stencillées constituant un numéro du journal n'est guère aisée. Le titre, notamment, se faisait au moyen de piqûres d'épingle dans la tête du stencil ... Quant à la machine à écrire en caractères yiddish - une petite machine portable - [elle] nous donnait du fil à retordre chaque fois qu'il fallait dactylographier le stencil.

Le prochain numéro est annoncé pour le début de mois de juin 1943.

La machine à écrire à caractères hébreu utilisée par Pierre/Pinkus Broder pour dactylographier en yiddish le journal *Unzer Kampf* est conservée au Musée juif de Belgique.



(© Photo Musée juif de Belgique, n° 6275).

S JUIFS DE BELGIQUE OCCUPÉE ?

par Vincent Vagman

LE FEU DU COMBAT, LE FEU DE LA VENGEANCE

Depuis le mois précédent, deux Juifs anversoïses évadés de la région d'Auschwitz se cachent dans le Namurois. Ils racontent en détail au CDJ de Charleroi toute l'horreur du camp d'extermination. Comment ne pas les croire ? Ils signalent même avoir aperçu le cadavre d'un coiffeur bien connu avant guerre à Charleroi.

Les résistants prendront alors la terrible décision d'en informer leurs protégés. C'est ainsi que les clandestins qui attendaient leur numéro de juin 1943 vont découvrir une sorte d'édition spéciale. Un titre effrayant barre la première page : le Désastre polonais.

La suite est terrifiante ... Le cœur palpite et saigne de douleur, les mains tremblent d'indignation lorsqu'on prend la plume pour dépeindre ne serait-ce qu'un petit fragment de cette immense tragédie appelée : le désastre polonais, écrivent Broder et consorts. (...) Lorsque nous nous rendons compte du sort des millions de Juifs en Pologne, lorsque nous prenons conscience de l'extermination sadique du plus grand yishuv juif d'Europe, (...) ces villes où avaient vécu et travaillé des millions de travailleurs juifs, créé une culture, un art et une littérature – notre culture, notre art et notre littérature – nous voyons le gouffre du néant : aujourd'hui, tout cela est profané et anéanti ! (...)

Unzer Kampf n'hésite pas à évoquer un cauchemar de sang et de larmes [qui] brouille nos regards. Les cris de ceux qui brûlent à Auschwitz, résonnent dans nos oreilles. (...) Les sanglots nous étreignent à la gorge, nos mains tremblent et se refusent à continuer de décrire la tragédie qui fait saigner notre cœur. Nos yeux s'emplissent de larmes...

Dans son esprit, l'appel des dirigeants du CDJ de Charleroi fait inconsciemment écho aux insurgés du ghetto de Varsovie qui, au même moment, viennent de prendre les armes : nos pleurs ne parviendront pas à ressusciter les morts. Nos pleurs ne feront pas battre l'ennemi. (...) Nous devons être forts et fermes : nous avons un devoir sacré à remplir : nous venger des assassins qui égorgent nos frères et nos sœurs ! Nous devons exaucer le dernier vœu de tous les brûlés et assassinés : ceux qui restent en vie n'ont d'autre mission à remplir que de les venger ! Ce testament de nos martyrs doit emplir nos cœurs ! Nous devons consacrer à ce but toute notre vie ; point de répit pour nous tant que le dernier de ces assassins

sanguinaires n'aura pas été anéanti ! LA PLACE DE TOUT JUIF EST AUX CÔTÉS DE CEUX QUI COMBATTENT, AU PREMIER RANG DES COMBATTANTS, insiste l'article avec des grands caractères. Demeurer cachés et attendre que d'autres nous aient vengés, au risque de leur vie est un crime. COMMENT UN JUIF POURRAIT-IL DEMEURER À L'ÉCART, MANGER ET BOIRE TRANQUILLEMENT TANDIS QU'À AUSCHWITZ, L'ON BRÛLE SON PÈRE, SA MÈRE, SON FRÈRE ET SA SŒUR ? Serions-nous tombés si bas, à ne plus être à même de défendre notre honneur, notre vie ? Comment pourrions-nous exiger que d'autres nous secourent, qu'ils aient pitié de nous, alors que nous-mêmes nous croiserions les bras ? CHACUN DE NOUS DOIT SE JETER DANS LE COMBAT ! CHACUN DE NOUS DOIT TOUT SACRIFIER POUR CE COMBAT ! Nous autres Juifs, n'avons rien à perdre ! Plutôt que de risquer d'être pris dans quelque rafle et expédiés à Auschwitz, mieux vaut combattre sur place, combattre ici, armes en mains ! Le désastre polonais nous enseigne que nul d'entre nous n'est sûr du lendemain, qu'il risque de perdre non seulement tous ses biens, mais aussi sa vie. Nous ne pouvons garantir que notre conscience : celle d'avoir honnêtement rempli notre devoir !! (...)

La DESTRUCTION DU JUDAÏSME POLONAI doit éveiller notre conscience, allumer en nous le feu du combat, le feu de la vengeance !!!

FALLAIT-IL PUBLIER CE NUMÉRO SPÉCIAL ?

Les résistants juifs de Charleroi ont eu un débat sur la nécessité de publier ce numéro.

Certains redoutaient d'aggraver la dépression morale des clandestins. Finalement, la décision de dire la vérité l'emporta car elle incitera à redoubler de prudence et à résister.

La lecture du numéro permettra de recruter. De jeunes engagés de l'ombre le paieront malheureusement de leur vie.

En septembre 1944, les Juifs ont enfin pu sortir de leur cache. Mais la libération n'a pas toujours été une délivrance.

Et les lecteurs d'Unzer Kampf savaient déjà que la plupart des proches déportés pendant la guerre ne reviendraient jamais.

Historien de formation, Vincent Vagman consacre des recherches à la présence juive en Belgique et à ses racines dans le Yiddishland. Il a reconstitué de nombreuses histoires familiales et propose ses services sur www.zakhor-belgium.com

SAVE THE DATE

LA PROCHAINE ASSEMBLEE GENERALE STATUTAIRE

DE NOTRE ASSOCIATION

SE TIENDRA, LE MERCREDI 21 MARS 2018 à 14h

Geachte redactie,

Met veel aandacht heb ik het artikel 'Faisons parler la frontière genevoise' gelezen. Persoonlijk heb ik een lang traject van vluchtelingenkampen in Zwitserland gekend. Ik heb uitgebreid deze vlucht en het verblijf in Zwitserland beschreven en neergelegd als monografie bij SOMA en het Museum Dossinkazerne te Mechelen.

(Mijn oorlogsarchief. Getuigenis, Documenten. Cathérine Salomon –Antwerpen, juli 2000.)

Het traject van de vlucht en het verblijf in de diverse kampen heb ik samen met mijn echtgenoot enkele jaren geleden gaan ontdekken. In het grensdorp waar wij in Zwitserland zijn binnengekomen was Chancy, waar wij contact gehad hebben met oude bewoners, o.a. familie van de oud-burgemeester en met een dame, die zich toelegt op de geschiedenis van dit grensdorp en zijn vluchtelingen. Ik heb nog steeds contact met haar. Zij heeft een brochure geschreven over mijn vlucht die zij verspreid heeft in de grensdorpen.

Wij kwamen eveneens te weten dat er hoog in de bergen van het 'Canton de Vaud' een kamp was, waar vluchtelingen die er opgesloten waren, teruggestuurd werden over de grens (Caux, CH-1824 Suisse). In de tuin staat een gedenkteken ter nagedachtenis van de teruggestuurde vluchtelingen. Zie in bijlage de foto's. Het klopt dus niet, zoals u schrijft dat "pour la première fois ... une plaque commémorative" ingehuldigd wordt. Naar mijn weten staat deze steen reeds lang in de tuin in Caux.

In de hoop u hiermee wat aanvullende informatie te hebben gegeven en bereid tot een eventuele toelichting teken ik,

Hoogachtend,

Cathérine Salomon - Antwerpen

L'action de la CIMADE

Chers amis,

J'ai lu avec intérêt et non sans une certaine émotion l'article "faisons parler la frontière genevoise".

Réfugié en France avec mes parents pendant la guerre, je me suis retrouvé avec eux interné au camp de Rivesaltes.

C'est d'abord grâce au Secours Suisse aux Enfants et à sa représentante Friedel Reiter que je suis sans doute encore en vie aujourd'hui. Friedel m'a fait sortir clandestinement du camp vers une pouponnière tenue par le Secours Suisse, d'où je serai transféré plus tard vers une pouponnière de l'OSE à Limoges.

Notre sortie de camp, peu avant que les Miliciens collabos n'y entrent, notre accueil au village du Chambon sur Lignon, (seul village "Juste parmi les Nations") notre transport vers Douvaine avec de faux papiers, notre passage en Suisse, tout cela fut l'oeuvre de la CIMADE (Comité Inter-Mouvements Auprès Des Évacués) une association protestante créée en 1939, et dont nombre de dirigeants seront nommés «Justes parmi les Nations». Cinq mille Juifs furent sauvés au Chambon sur Lignon.

J'aurais aimé que la CIMADE soit citée dans l'article en question.

Petit renseignement complémentaire, en Suisse, mon père et ma grand-mère, personnes valides, furent envoyés dans des Arbeitslager, tandis que ma mère, en charge d'enfant, fut internée dans un camp pour jeunes mères, invalides et personnes âgées.

Le gouvernement suisse aurait mis les frais d'hébergement des Juifs à charge de la communauté juive de Suisse, et quand ce fut devenu trop lourd, le JOINT prit le relais.

Dr Marc Rappel - Bruxelles

Le baptême pour me sauver

Cher Monsieur,

Ayant été moi-même baptisé entre 1942 et 1944 à l'église de la Place Brugmann à Ixelles, je tiens à réagir à la déclaration du Primat de Belgique à ce propos et vous faire part de mes sentiments et de mes souvenirs.

Je suis né en 1940 et avais donc entre 2 et 4 ans.

Bien que très jeune à l'époque, j'ai conservé en mémoire certains faits marquants, sans doute à cause de leur caractère exceptionnel et de l'insistance de mes parents pour me faire passer un message.

C'est le cas pour ce baptême dont le but pratique était de me reprendre dans les registres de l'Eglise, afin, le cas échéant, de pouvoir nier mon appartenance à notre Religion.

Je n'ai, en ce qui me concerne aucun souvenir d'une quelconque intervention d'un membre du clergé pour développer chez moi un sentiment d'appartenance à la religion catholique.

De même, je ne me souviens pas que mes parents aient évoqué pendant ou après la guerre une telle intervention.

Ce n'est qu'assez récemment, (plus ou moins 15 ans), que je me suis rendu compte du caractère miraculeux de notre survie, à mes parents, mon frère et moi.

Ma mère à certainement eu une action déterminante pour nous éviter le pire, mais je sais aussi que nous avons été aidés par quelques actions extérieures, entre autres l'intervention du Commissaire E. Van Moorleghem qui a été reconnu comme Juste parmi les justes, l'intervention de Edith DORN, une Allemande qui travaillait à la Kommandantur et qui a donné à ma mère avec qui elle avait sympathisé, des informations précieuses et je pense qu'il est normal d'inclure dans la liste de ces aides le fait que le Curé de la Place Brugmann ait accepté de me baptiser, sans aucune contrainte ultérieure.

Ces faits étaient connus lors de ma Bar Mitswa en 1953 et je pense que même si, peut être, dans certains cas, des responsables religieux ont abusé de cette situation, il n'en reste pas moins que le plus important était de sauver des jeunes juifs et cela a été le cas. C'est pourquoi, j'ai tenu à en témoigner.

Pierre Geismar - Bruxelles

Mon père, le coiffeur Mendel

Cher ami,

Dans le EC Infos n°77, Madame Laurence Schram parle entr'autres des déportations de Bruxelles et d'Anvers, et des « Marolles ». Elle cite la rue des Tanneurs, rue Saint Ghislain, rue de Nancy, mais elle ne cite pas la rue de la Querelle où mon père Mendel Czarka était coiffeur depuis les années 1930. Il a été arrêté le 15 août 1942 (date anniversaire de ma mère), passé par Dossin (../270), puis gazé à Auschwitz en septembre.

Il y avait de nombreux juifs rue de la Querelle, du Lavoir, Terre-Neuve...

Pourriez-vous, svp, me donner de plus amples infos sur cette rafle-là, malgré près de 80 ans de distance. Je ne sais pas si Jacques Funkleder habitait là en 1942, mais je l'ai eu comme voisin après la guerre.

Szarka Denis - Ganshoren

Retour sur la frontière suisse

L'article précédent intitulé « Faisons parler la frontière genevoise » faisait référence à la ville d'Onex située dans le canton de Genève. Le titre a pu créer des quiproquos, c'est pourquoi je tenais à m'excuser pour le manque de clarté que cela a pu engendrer. Les prochains articles parleront (entre autre) de l'association Cimade ainsi que des réseaux d'enfants cachés dans le canton de Vaud.

Quelques échanges franco-suisse en faveur de la Résistance...

Bien loin d'être étanche, la frontière franco-suisse a permis à la Résistance de se développer et de s'approvisionner. Celle-ci fut traversée à de multiples reprises légalement ou clandestinement, afin de permettre l'échange d'informations cruciales pour combattre l'ennemi nazi.

Avant même les questions stratégiques et l'affrontement avec l'occupant, les résistants (dont l'action ne peut être que clandestine) doivent d'abord combattre pour obtenir des finances et du matériel. Pour couvrir ces besoins, la fonction relais de la Suisse est une réelle aubaine. C'est par exemple le cas de la communication avec l'extérieur. On sait que les liaisons radio depuis la France sont rares et dangereuses. Très vite, le flux est limité à 60 mots par jour accordés par l'OSS et il faut un espace sécurisé qui permette d'entrer en contact avec les puissances alliées comme la Grande-Bretagne ou les Etats-Unis. La Suisse est également l'unique pays d'Europe où la presse est relativement libre. Une source d'informations ouverte qui permet aux résistants français de mieux apprécier l'évolution de la situation internationale et du régime de Vichy. « La radio anglaise et la radio suisse ont annoncé que Franco et Suner, traversant le midi de la France, allaient rencontrer Mussolini à Menton (...) la radio française n'en parle pas », écrivait dans son journal Jacques Britsch, agent du bureau de Vichy. La presse suisse romande participe également au maintien d'un certain niveau de vie informationnel. Chaque jour, 150.000 journaux entrent en France jusque fin 1942, ensuite aboli par le régime de Vichy.

Le commerce

En ce qui concerne le commerce transfrontalier, étroitement surveillé, le volume de celui-ci s'amointrit dès la fin de l'année 1939, pour ne reprendre son rythme normal qu'aux alentours de 1947. Ouverts généralement de 7 heures à 21 heures, sept points fixes furent toutefois instaurés le long de la frontière franco-suisse pour les véhicules motorisés : Annemasse-Genève, Saint-Julien-en-Genevois-Carouge-Genève, Gex-Ferney-Grand-Saconnex-Genève, Jougne-Vallorbe, Pontarlier-Les Verrières, Dolle-Boncourt et Saint-Louis-Bâle¹. Les autres postes pouvaient être franchis officiellement à pied, à cheval ou à vélo. Après inspection du service des douanes, les marchandises passaient la frontière en toute légalité (à condition de respecter les normes et interdictions en vigueur). Dans les départements frontaliers, les trafics recensés par les chambres du commerce concernaient principalement la vente ou l'achat de produits quasi introuvables en France, comme le beurre par exemple.

Côté suisse

La Suisse, îlot de neutralité et de liberté dans un océan répressif a un besoin impérieux d'être informée sur l'Allemagne et sur la France occupée. C'est pourquoi la Division « France » du SR Suisse, sous les ordres du colonel

Cuenoud, est très active et bien structurée. Les résistants peuvent également intéresser les Suisses pour faciliter certaines importations illicites de matériel. De plus, bien que la France soit envahie par l'ennemi nazi, l'attaché financier de l'ambassade française à Genève, Marcel Vaidie, reste convaincu que les relations entre les deux pays peuvent s'avérer juteuses. C'est pourquoi il continue à favoriser les échanges commerciaux et bancaires entre les deux pays et ce, pas toujours de manière officielle.

Finalement...

La contrebande, la résistance, l'espionnage ou l'assistance aux persécutés sont dus à plusieurs facteurs : le fait que la Confédération helvétique soit proche et non occupée, la configuration du terrain frontalier peu propice à un bouclage efficace, le fonctionnement de mentalités volontiers frondeuses et rebelles ou les erreurs des autorités nazies de privilégier la répression aux autres « solutions ». Dans une Europe figée, devenue une vaste prison, il est indéniable que la Suisse a représenté un espace où des échanges ont été possibles : une circulation des personnes, de renseignements, d'informations, d'argent et d'idée ? Le constat est donc révélateur de l'échec partiel de l'occupation nazie des frontières. Les sources l'attestent, la mémoire orale le confirme : à la frontière contrôlée se substituèrent une frontière utilisée et une frontière refusée.



Ouvrages de référence :

Alain Clavien & Co, « La province n'est plus la province », Les relations culturelles franco-suisse à l'épreuve de la seconde guerre mondiale, Editions Antipodes, 2005.

Robert Belot (dir), « Guerre et frontières », la frontière franco-suisse pendant la seconde guerre mondiale, Editions ALPHIL, 2002.

Olivier Cariguel, « Les cahiers du Rhône dans la guerre, Université de Fribourg, 1999.

¹Arrêté du Conseil fédéral du 13 décembre 1940 relatif à la fermeture partielle de la frontière, Archive Etat de Genève, Eb.A10.26.2.7.

Kazerne Dossin:

De namen werden afgelezen door leerlingen...



Jeudi soir, 30 novembre 2017 - Des photos inédites à ce jour de 256 personnes conduites vers Auschwitz pendant la deuxième guerre mondiale ont été ajoutées aujourd'hui aux fichiers. Leurs noms ont été lus par des élèves des écoles de Malines avec accompagnement musical. Ce projet, "Donnez leur un visage" a été lancé par Patricia Ramet. La caserne Dossin s'est vue décerner cette année le prix *l'héritage* pour ce travail exceptionnel.

Donderdagavond 30 november 2017 werden 256 foto's bijgezet van personen die gedurende de Tweede wereldoorlog naar Auschwitz werden gestuurd en waarvan tot dit jaar geen foto's in de bestanden zaten.

De namen werden gelezen door leerlingen van de Mechelse scholen met muzikale omlijsting.

Dit project werd jaren geleden door Patricia Ramet opgestart met als naam "Geef ze een gezicht". Hiervoor is dit jaar de Erfgoedprijs voor dit project aan de Dossin Kazerne uitgerijkt voor hun uitstekend werk.

Zaterdagavond 2 december 2017 werd de gewezen Ambassadeur van Japan geëerd, de heer Chiune Sugihara, die in 1941 visas uitdeelde aan de Joodse vluchtelingen om via Japan naar veilige oorden te kunnen vertrekken.

Een film over deze buitengewone man werd na de toespraken getoond.

Regina Sluszny heeft in naam van het Ondergedoken Kind een korte uiteenzetting gehouden over het redden van de kinderen onder de 15 jaar en over haar eigen leven gedurende de periode 1940-1945.

Zondag 3 december 2017 was het tijd om verschillende boeken, die over de Tweede Wereldoorlog werden gepubliceerd, aan het publiek bekend te maken.

Namen deel: Ronny de Candelaere sprak over het boek van Nathan Ramet, Esther Naschelski bracht haar leven gedurende en na de oorlog ten gehore en Regina Sluszny vertelde "Vergeten oorlogskinderen". Het verhaal van haarzelf en dat van haar echtgenoot Georges Suchowolski.

Samedi soir, 2 décembre 2017 - L'ex-ambassadeur du Japon en Lituanie, Son Excellence Chiune Sugihara, a été honoré pour son dévouement. En 1941 il a distribué des visas aux réfugiés Juifs qui pouvaient ainsi fuir, via le Japon, vers des endroits de paix. Un film retraçant ces événements à propos de cet homme exceptionnel fut présenté après les différents discours.



Au nom de l'Enfant Caché Regina Sluszny a fait un court exposé sur le sauvetage des enfants âgés de moins de 15 ans et a fait un récit sa vie pendant cette période, 1940-1945.

Dimanche 3 décembre 2017 - Différents ouvrages publiés à propos de la deuxième guerre mondiale furent mis à la connaissance du public. Ont pris part à la présentation : Ronny Vande Candelaere a présenté le livre de Nathan Ramet, Esther Naschelski a fait découvrir sa vie pendant et après la guerre, Regina Sluszny a fait le récit de sa vie et de celle de feu son mari, Georges Suchowolski, dans son livre '**Vergeten Oorlogskinderen**'.

« **Comment les juifs de Belgique ont affronté le Nazisme** »

par Michel Nejszaten

La population juive est-elle allée passivement à l'« abattoir » pendant la guerre 40-45 ? A-t-elle résisté, un peu, beaucoup, énormément ? C'est un sujet qui a son importance pour savoir comment réagit une population face à un péril terrible, et comme la plupart des Juifs étaient des immigrés, cela nous apprend aussi ce que peuvent apporter des « étrangers » lorsqu'un pays est dans une situation désespérée. Le récit débute avec l'avènement de Hitler et des nazis, avec ses répercussions en Belgique. Il parcourt les principaux aspects de la répression, de la déportation et détaille surtout les réactions de la population juive et des organisations concernées. Avant-guerre : aide aux réfugiés du Reich, boycott des produits allemands, soutien aux Républicains espagnols.

Pendant la guerre : désobéissance massive, résistance civile et armée, évasions des convois, résistance dans les camps de concentration.

Suivi de

« **L'HISTOIRE ÉTONNANTE ET MÉCONNUE DES PARTISANS JUIFS À BRUXELLES (1941-1944)** »

Ils ont été environ une centaine à prendre les armes à Bruxelles au sein de l'Armée belge des Partisans, branche armée du Front de l'Indépendance.

Le destin des partisans juifs de la capitale a été marqué par des succès impressionnants et des drames terribles, même si environ 2/3 d'entre eux ont survécu.

À Bruxelles, de 1941 à 1944, ils formaient à la fois le cadre et la base de la lutte armée, parfois de façon majoritaire. L'empreinte juive était visible : attentats contre le responsable juif de la « mise en travail » (déportation), sabotages d'entreprises juives travaillant pour l'Allemagne, exécution des délateurs juifs, évasion de partisans juifs arrêtés...

L'auteur Michel Nejszaten :

« *Mes parents, deux oncles et une tante ont été membres de l'Armée belge des Partisans. J'ai participé activement au livre "Partisans Armés juifs - 38 témoignages". Depuis, j'ai été occupé par d'autres sujets. Cependant, après le décès de mon père en 2012, j'ai voulu aborder la question de l'attitude de la communauté juive face au nazisme depuis 1933 et attirer l'attention sur le rôle trop méconnu des partisans juifs à Bruxelles.* »

Avis de recherche

N° 212 - Retrouver la petite fille ...

Pendant la guerre, mes grands-parents habitaient la campagne Hesbignonne ; mon grand-père y était médecin généraliste. Il avait une fille (ma mère) et un fils décédé bébé. Un curé (je pense celui d'Hannêche (d'après Maman connu pour avoir sauvé bon nombre d'enfants via pense-t-elle une filière liégeoise)) a demandé à mes grands-parents d'accueillir une petite fille qui devait avoir (d'après les souvenirs de Maman entre cinq et dix ans). Elle est restée quelques temps et un jour ce curé est venu la chercher en disant qu'elle allait retrouver ses parents à Liège. La famille n'a jamais plus eu de nouvelle de cet enfant.

Mes grands-parents habitaient le village de Forville, aujourd'hui commune de Fernelmont. Maman se prénomme Marie-Thérèse mais tout le monde l'appelait « Thérèse ». Mes grands-parents étaient le Docteur et Madame Eugène Dony. Maman nous parlait souvent de cet enfant et a essayé de retrouver sa trace sans succès ! Aujourd'hui, nous voudrions essayer de réaliser son rêve avant qu'elle ne s'envole pour d'autres Cieux. Nous avons essayé de lancer une chaîne amicale sur facebook via la page « sos-recherches » mais Facebook vient de bloquer l'avis de recherches (on a fait un recours) sous prétexte que quelqu'un s'est plaint et qu'il ne répondrait pas aux « standards » facebook ! Soit... Pensez-vous pouvoir nous aider ?

Myriam GANTY - Mail: ganty.myriam@gmail.com

P.S.: D'après les souvenirs de maman, cette fille a dû venir chez eux en 43 ou 44. Ce serait sa mère qui l'aurait amenée sur place. L'enfant devait avoir cinq ou six ans. Ma mère et mes grands-parents sont allés après la guerre à l'adresse où elle était sensée habiter (vraisemblablement fausse adresse) et c'était près de Liège.

N° 213 - Sauvé par le Pasteur Zbinden ?

Le Yad Vaschem et Luc Zbinden, petit-fils du Pasteur Paul Zbinden recherchent des enfants qui ont pu être sauvés et cachés dans le sud de la France, durant la guerre, grâce au Pasteur Zbinden. Si vous êtes concernés, prière de contacter Luc via le mail zbindenluc@gmail.com

